

chess. L'empereur les reçut tous les quatre en audience particulière ; mais il y eut une grande différence dans la réception qu'il fit à chacun d'eux ; celui qu'il accueillit le mieux fut le colonel Campbell. Cet Anglais portait encore sur le front les traces d'une blessure récente. Napoléon lui demanda dans quelle bataille il l'avait reçue et à quelle occasion il avait été décoré des ordres qu'il voyait briller sur sa poitrine ; puis, changeant le texte de la conversation :

— J'ai cordialement haï les Anglais, ajouta-t-il ; je leur ai fait la guerre par tous les moyens possibles ; ils me l'ont bien rendu : maintenant nous sommes quittes. Je vous dirai que j'estime votre nation, parce que je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans son gouvernement que dans aucun autre, continua-t-il en regardant les autres commissaires.

Après que ces messieurs se furent retirés, on remit à l'empereur une lettre apportée à Fontainebleau par un courrier particulier de Savary, qui n'avait pas quitté Marie-Louise. A la lecture de ce billet, son agitation devint extrême. Il le lut deux fois de suite avec attention, le replia convulsivement et le remit dans sa poche en disant :

— C'est impossible !... Un assassinat !... ils n'oseraient !...

Ce jour-là il dina seul et ne voulut voir personne. Dans la soirée, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, qui s'était laissée conduire d'Orléans à Rambouillet pour y voir son père, puis il s'enferma dans sa chambre à coucher avec ses livres et une carte de l'île d'Elbe, sur laquelle il put prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attendait. Dans cet intervalle, le reste de la famille impériale s'était dispersé : Madame mère et son frère, le cardinal Fesch, avaient pris la route de Rome ; les princes Louis, Joseph et Jérôme gagnaient la Suisse, et la reine Hortense était allée rejoindre sa mère, l'impératrice Joséphine, à la Malmaison.

Dans la nuit du 19 au 20, Napoléon éprouva une dernière défection à laquelle il fut plus sensible encore qu'à toutes celles qui l'avaient précédée : son premier valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et son mameluck Rustan, qu'il avait comblé de biens, ne reparurent pas. Le matin, ne les voyant ni l'un ni l'autre à l'heure habituelle de leur service, il se contenta de dire, en apprenant leur disparition de Fontainebleau :

— Au fait, j'avais oublié que l'ingratitude était à l'ordre du jour.

La bienveillance que Napoléon n'avait cessé de témoigner à Constant, depuis plus de douze ans qu'il était attaché à sa personne, était telle, qu'au moment même où il venait d'être décidé que, par mesure d'économie, aucun de ses valets de chambre ordinaires ne l'accompagnerait à l'île d'Elbe, il s'en était rapporté à Constant du choix de quelqu'un qui pût le seconder dans son service. Celui-ci avait jeté les yeux sur le jeune M. Marchand, huissier du roi de Rome, dont l'intelligence et la probité lui étaient connues, et qui était fils de la première berceuse de l'enfant-roi. Constant en avait parlé à l'Empereur, qui l'avait agréé, et M. Marchand avait accepté ce nouveau poste avec reconnaissance. Il remplaça donc Constant avec le titre de *premier valet de chambre*, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait le suivre l'année suivante à Sainte-Hélène, et mêler ainsi son nom à ceux du petit nombre d'hommes que leur dévouement et leur fidélité ont si justement rendus populaires.

Le 28 avril, à dix heures du matin, les voitures de voyage étaient attelées et rangées dans la cour du Cheval blanc. La garde impériale avait pris les armes et formait la haie. A midi précis, la porte de la chambre où Napoléon s'était retiré s'ouvrit, et un huissier annonça à haut voix : *L'empereur !*

Napoléon paraît. Il tend la main à tous ceux qui sont présents, traverse l'appartement à pas précipités, descend rapidement ce qui reste de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Bel-

liard, les comtes Anatole de Montesquiou et de Turenne, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Athalin, le chevalier Joanne, plusieurs Polonais, parmi lesquels le général Kosakowski et le colonel Germanowski, qui ont obtenu la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, puis les commissaires étrangers et une foule d'autres personnages de distinction. Aussitôt ce groupe l'entoure ; mais il indique par un signe qu'il veut parler. Chacun s'écarte. Tout le monde connaît cette belle scène, qu'Horace Vernet a reproduite d'une manière si admirable dans son tableau des *Adieux de Fontainebleau* ; mais, si populaire qu'elle soit, nous ne pouvons nous dispenser de la rappeler ici, car elle fait partie essentielle du sujet que nous avons choisi. Napoléon s'avance d'un pas ferme vers ses grenadiers, qui tous, le regard fixe, gardent un silence religieux, et alors, d'une voix sonore comme aux jours de ses plus beaux triomphes :

— Soldats de ma vieille garde, leur dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable ; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux de la patrie : je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la patrie. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux ! Ne plaignez pas mon sort ; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour être utile encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble !... Adieu, mes enfants !... Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; mais j'embrasserais votre général !

A ces mots, s'adressant au général Petit et lui tendant les bras :

— Venez, général ! ajouta-t-il.

Et il l'embrassa avec effusion.

— Qu'on m'apporte l'aigle, dit-il encore.

Aussitôt le poite-drapeau s'avance d'un pas chancelant, et tandis que d'une main il couvre ses yeux pour cacher ses larmes, de l'autre il incline son aigle. Napoléon saisit l'écharpe du drapeau et la presse plusieurs fois sur ses lèvres en disant d'une voix émue :

— Mes enfants ! que ce dernier baiser retentisse dans vos cœurs !

Le silence d'admiration que cette grande scène inspire est tout à coup interrompu par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion augmente, fait un dernier effort et reprend d'une voix plus ferme :

— Adieu, mes vieux compagnons, adieu !

Et, se dérobant avec vivacité à la foule qui le presse, il s'élance dans une voiture au fond de laquelle s'est déjà placé le grand maréchal, et disparaît dans le tourbillon de l'escorte française qui doit le protéger. Aussitôt un cri immense se fait entendre : c'est celui de *Vive l'empereur !*

Dans un voyage aussi long que celui de Fontainebleau à Fréjus, Napoléon avait un train trop considérable et une suite trop nombreuse pour pouvoir aller aussi rapidement qu'il en avait le désir plus encore que l'habitude. Le soir de cette première journée, il n'était arrivé qu'à Montargis. Il ne s'y arrêta qu'une heure pour souper, et repartit en se dirigeant vers Lyon. Le général Drouot allait en avant. L'empereur, avec le grand maréchal, dans une voiture à quatre places, la seule qui fût attelée de six chevaux, venait immédiatement après. Celles des généraux Koller et Schuwaloff, du colonel Campbell et du baron de Truchsess, suivaient la sienne. Deux autres voitures, chacune à six places, étaient occupées par les officiers de sa maison civile et militaire. Enfin, six fourgons chargés de bagages avaient pris une autre route, à cause de l'impossibilité de réunir sur une seule le nombre de chevaux suffisant.